II

« il ne sait pas du tout la langue... »

Elle reproche au malheureux Senac d'avoir fait montre d'une ambition démesurée : il a voulu être ministre des finances; il est allé à l'armée et il s'est mêlé de donner des conseils au prince Patiomkine, « qui en bâillait »; il s'est avisé même de piétendre qu'on le nommât ambassadeur à Constantinople, parce qu'il aimait les sofas et la façon de vivre des Turcs. Elle va jusqu'à l'accuser de s'être compromis à Saint-Pétersbourg, en fréquentant une madame Chtcherbinine « dont la conduite passe la raillerie »!

De son côté, il s'aperçoit au bout de trois mois de séjour à Moscou que la Russie « n'a pas l'air français », et s'en montre offusqué. — « Ce n'est pas celui que je lui désirerais », réplique Catherine à qui il en fait la remarque. A son tour il lui adresse de Moscou des lettres volumineuses, et elle répond à l'une d'elles : « Je vois bien que l'un et l'autre nous ferions des « volumes et qu'après les avoir faits, nous ne nous entendrions « pas plus que s'ils n'étaient pas écrits. » Il en prend son parti, et demande son congé, réclamant pour toute grâce la charge d' « Intendant de la bibliothèque de Sa Majesté ». Il affectionne apparemment les fonctions honorifiques et collectionne les titres. Plaisamment et méchamment elle lui fait observer que l'égalité établie dans son pays est incompatible avec une distinction de ce genre. Il obtient finalement une pension de quinze cents roubles et s'en va à Vienne, où en 1792 il est occupé d'endoctriner le vieux prince de Kaunitz et de lui prouver que « dans un pays où tout est culbuté jusqu'aux idées « il est aisé de contenter tout le monde », et où il meurt en 1803.

Tout compte fait, cependant, lettrés et savants étrangers sont encore mieux traités par Sémiramis que ceux de ses propres sujets qui s'avisent de suivre de loin et timidement la trace des La Harpe et des Dorat, des Mercier et des Senac. Ces derniers ont, il est vrai, des raisons pour ne pas se montrer

trop difficiles. Une note jointe à l'édition, publiée en 1740, des œuvres de Trediakovski, le poète qui charma la cour d'Anne, nous apprend qu'il a eu l'honneur de déclamer un des morceaux compris dans le recueil en présence de l'Impératrice elle-même. Il l'a fait se tenant à genoux à côté de la cheminée et a reçu pour récompense un soufflet de la propre main de Sa

Majesté.

Catherine ne distribue plus de soufflets aux émules de Trediakovski contemporains de son règne, mais, à part André Chouvalof admis à l'honneur de retoucher la correspondance française de Sémiramis, elle n'en introduit aucun dans son intimité. Le risque à courir pour elle serait à la vérité plus grand de ce côté qu'avec l'impétueux Diderot lui-même. Les mémoires de Timkovski nous montrent quelques-uns de ces hommes de lettres russes, et non pas des moins illustres, Lomonossof et Soumarokof, pour ne citer que ceux-là, se réunissant chez Jean Chouvalof et employant régulièrement leur temps en querelles tumultueuses accompagnées des plus grossières injures. Ils se traitent d'ivrognes et de voleurs, et finissent habituellement par en venir aux mains, sur quoi Chouvalof les jette dehors. Soumarokof est le plus violent. Brouillé en 1770 avec la Belmontia, qui tient au théâtre de Moscou l'emploi des premiers rôles tragiques, il se précipite un jour sur la scène, en pleine représentation, et disparaît

dans les coulisses emportant la tragédienne à laquelle il avait fait défense de paraître dans les rôles de sa composition. Catherine fait preuve d'une grande indulgence à l'égard du poète national; à des lettres fort virulentes et presque pas respectueuses qu'il lui adresse pour justifier sa conduite, elle fait cette charmante réponse :

« Monsieur Soumarokof! J'ai été fort étonnée de votre « lettre du 28 janvier et encore plus de celle du 1er février.

« Toutes les deux contiennent, à ce qu'il semble, des plaintes

« contre la Belmontia, qui pourtant n'a fait que suivre les « ordres du comte Soltikof. Le feld-maréchal a désiré de voir

« représenter votre tragédie : cela vous fait honneur. Il était

« convenable de vous conformer au désir de la première per-

« sonne en autorité à Moscou... Je crois que vous savez mieux « que personne combien de respect méritent les hommes qui

« ont servi avec gloire et dont la tête est couverte de cheveux

« blancs. C'est pourquoi je vous conseille d'éviter de pareilles

« disputes à l'avenir. Par ce moyen vous conserverez la tran-

« quillité d'ame qui est nécessaire pour vos ouvrages, et il me

« sera toujours plus agréable de voir les passions représentées

« dans vos drames, que de les lire dans vos lettres. »

Avant de devenir ministre sous le règne d'Alexandre Ier, et non pas ministre de l'instruction publique, mais de la justice, le poète Dierjavine joue à la cour de Catherine, ou plutôt à celle de Platon Zoubof, un rôle auprès duquel celui de Trediakovski, dans le palais de l'impératrice Anne, semble rempli de dignité. Dans son évolution rapide à la suite des autres nations européennes, la Russie en arrive dès cette époque à prendre sur elles, dans certaines habitudes morales, matérielles même, une avance hâtive qu'elles n'ont d'ailleurs pas à lui envier, et, ami des gens haut placés ou haut placé lui-même, le chantre de Felitsa apparaît déjà comme un trafiquant très expert d'influences occultes, un chéquard du dix-huitième siècle, avant la lettre, que ses émules du dix-neuvième peuvent considérer comme un maître. Il est vrai que c'est un poète se méconnaissant lui-même. Son rang dans la hiérarchie du tchine paraît le préoccuper beaucoup

plus que sa place dans le temple des Muses. En louant Catherine, dans ce poème de Felitsa, de ne pas fréquenter le trop sublime sanctuaire, il a presque l'air de chercher des excuses pour les apparitions qu'il y fait personnéllement. Il compare la poésie à un verre de limonade bon à prendre quand on a trop chaud. Son éducation artistique est nulle. Son instinct seul le guide et le sert bien parfois, comme dans son Vodopad (La chute d'eau), composé à l'occasion de la mort de Patiomkine, poème d'une belle venue, qui lui ferait presque pardonner son ingratitude envers son ancien protecteur. D'une manière générale, pourtant, Pouchkine a trouvé le mot juste en disant de ses poésies qu'elles ressemblaient « à la traduction mal faite d'un chef d'œuvre ».

A côté de Soumarokof et de Dierjavine, le courant d'influences étrangères, non interrompu depuis Élisabeth en dépit des tendances nationalistes de l'école nouvelle, stimulé au contraire par les préférences apparentes de Catherine, suscite autour d'elle tout un groupe d'écrivains et même de poètes s'essayant à une imitation des modèles occidentaux plus directe encore que celle dont Lomonossof avait donné l'exemple, allant jusqu'à dédaigner leur propre langue, rimant en français des vers que Voltaire fait mine de trouver aussi bons que les siens. Catherine se montre plus réservée à cet égard. La traductrice de Marmontel semble faire assez peu de cas des dons lyriques du prince Bielossielski, qui a pourtant Marmontel lui-même pour éditeur de ses œuvres françaises (1), et qui termine une de ses épîtres adressées aux Français, aux Anglais et aux Républicains de Saint-Marin par ce défi :

... Réponse, s'il vous plaît! Mon adresse en Europe est Apollon cadet.

Faut-il en vouloir à Sémiramis? D'Allonville, qui s'occupe de ce poète dans ses *Mémoires*, cite de lui des morceaux d'un goût assez douteux, son ode pindaresque à la princesse Dolgo-

⁽¹⁾ Paris, 1789.

rouki, par exemple, où se rencontrent des vers comme ceux-ci:

Je confie aux échos de la machine ronde Que rien n'est comparable aux tendres abatis De la princesse Pudibonde.

Ou encore:

Hélas, serait-il vrai, Pudibonde charmante, Que ta belle maman, pour arrondir ce cou, T'a claqué d'une main savante, T'a claqué doucement je ne saurais dire où?

Une opérette qu'il fait représenter à Saint-Pétersbourg sous le titre d'Olenka met en fuite les spectateurs scandalisés et écœurés à la fois, et madame Vigée-Lebrun donne un récit plaisant de sa visite à la galerie de tableaux réunie par le prince poète :

- Que venez-vous admirer, madame?
- Vos tableaux, Prince.
- J'en ai beaucoup! Quelle école?
- L'école romaine.
- Elle a tant de peintres! Lequel voulez-vous voir?
- Raphaël.
- Madame, Raphaël a eu trois manières. Dans laquelle préférez-vous l'apercevoir d'abord?
 - Dans la troisième.
 - Il suffit.

Bien entendu, le chef-d'œuvre de la troisième manière de Raphaël se trouve être une croûte abominable.

A défaut d'autres mérites, Bielossielski eut du moins celui de donner le jour à une fille qui fut la célèbre princesse Zénaïde Volkonski, si aimée des poètes et méritant si bien de l'être. Celle-ci avait de qui tenir, il est vrai, en dehors de l'auteur direct de ses jours, sa mère ayant eu pour père un homme d'une rare intelligence et d'une grande valeur dans un rang modeste, Kozitski, le secrétaire préféré de Catherine.

André Chouvalof, qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on

l'a fait assez généralement, même en Russie, avec son oncle Jean, doit à ses relations avec le châtelain de Ferney, à ses talents de rédacteur en langue française et à sa discrétion la faveur dont il jouit auprès de Catherine. Ses talents de versificateur ne paraissent pas, malgré l'Épître à Ninon, y être pour quelque chose. L'Épître à Ninon fut d'ailleurs obstinément attribuée à Voltaire lui-même, qui s'en défendit avec non moins de persistance et envoya à l'auteur, pour l'en féliciter, le quatrain à moitié flatteur que voici :

L'Amour, Épicure, Apollon Ont dicté vos vers que j'adore. Mes yeux ont vu mourir Ninon, Mais Chapelle respire encore.

En même temps, écrivant au duc de Richelieu, il lui parlait d'un jeune Russe « faisant des vers français mieux que toute son Académie ».

Publiée en 1774, soixante-huit ans après la mort de la célèbre courtisane, l'Épûre à Ninon eut un retentissement médiocre en Russie : on n'y possédait que peu de renseignements sur la vie et la gloire de l'immortelle prêtresse de l'amour, dont le cardinal de Richelieu brigua les faveurs et que madame de Maintenon protégea. Mais tout le monde à Saint-Pétersbourg et à la cour même de Catherine, du moins le monde parlant français, sut et répéta les vers adressés par le poète à Nathalie Zagriajska, une beauté pour laquelle le conquérant de la Tauride soupira un moment :

Cet invincible amour que je porte en mon sein,
Dont je ne parle pas, mais que tout vous atteste,
Est un sentiment pur, une flamme céleste
Que je nourris toujours, hélas! mais c'est en vain.
De la séduction je ne suis pas l'apôtre:
Je serais fortuné possédant vos appas,
Je vivrai malheureux si vous ne m'aimez pas,
Je mourrai de douleur si vous aimez un autre.

Neledinski, le traducteur russe de Zaîre, le Pétrarque russe, comme l'appellent un peu prétentieusement peut-être

quelques-uns de ses biographes, estimait fort ce morceau (1). Catherine ne parut pas partager l'enthousiasme général. Son bon sens lui suggérait sans doute l'idée, au moins vague, du tort que ces rimeurs russes de vers français faisaient à la poésie nationale et à eux-mêmes. Mais, comme son oncle Jean, dont les lettres ont été confondues avec les siennes dans toutes les éditions de la correspondance de Voltaire, André Chouvalof se trouvait en commerce régulier avec le grand homme du siècle. Il était, lui aussi, désigné comme l'élève du maître incomparable. L'honneur d'avoir formé ce disciple revenait, il est juste de dire, plus légitimement à un plus modeste professeur, Pierre-Louis Le Roy, auteur d'un recueil de Poésies diverses, publié à Amsterdam en 1757, qui exerça en Russie et dans la maison de Chouvalof les fonctions de précepteur.

Ferney eut à plusieurs reprises pour hôtes l'oncle et le neveu. En 1965, Voltaire faisait représenter Mérope et Nanine sur son théâtre en l'honneur du comte André et de sa jeune femme, et celle-ci donnait deux cent mille écus de diamants à madame Denis pour cette représentation et autant à la marquise de Florian pour la remercier d'avoir joué le rôle de la baronne dans Nanine. Chouvalof lui-même faisait Égiste dans Mérope. Tout cela ne pouvait manquer de l'entourer d'un certain prestige aux yeux de la Sémiramis du Nord et de ses courtisans. Cela devait aussi lui créer des rivaux. L'année même de l'apparition de l'Épitre à Ninon, Voltaire en signalait un, dans sa correspondance avec d'Alembert : « Un « fils du comte Romanzof vient de faire des vers français dont « quelques-uns sont encore plus étonnants que ceux du comte

" Ciel! que viens-je d'entendre? Ah! ah! je le vois bien,

« Chouvalof. C'est un dialogue entre Dieu et le Révérend Père

« Hayer, auteur du Journal chrétien. Dieu lui recommande la

« Que vous-même, Seigneur, vous ne valez rien. »

« tolérance; Hayer lui répond:

Mêlé plus intimement encore que les Chouvalof à la vie intellectuelle de l'Occident, le prince Dimitri Galitzine, ministre de Russie à Paris d'abord, puis à la Haye, où il s'occupa de publier une édition complète des œuvres d'Helvétius, avait au moins le bon esprit de n'aborder la langue française qu'en prose et pour traiter des sujets scientifiques. Catherine ne parut cependant pas lui en savoir gré et se garda de l'appeler auprès d'elle, ce dont, du reste, il ne se souciait peut-être pas. Peut-être encore aurait-elle été peu aise de voir à sa cour la femme du diplomate, une fille du général prussien comte Schmettau, et une des personnalités féminines les plus célèbres à cette époque pour sa beauté, son esprit et, malheureusement aussi, son goût de l'intrigue.

III

On connaît, les journaux parisiens ont répété récemment encore d'aimables anecdotes au sujet des relations de Catherine avec le monde artistique contemporain : la Sémiramis du Nord ôtant de ses épaules un manteau d'hermine pour en couvrir Païsiello qui a froid; répondant à son maître de cour qui a à se plaindre du maestro, comme Napoléon au préfet maltraité par le colonel Lassalle, qu'elle peut faire cinquante maîtres de cour à volonté, mais pas un Païsiello. C'est très joli, mais c'est de la légende. Nous allons essayer de mettre ici un peu d'histoire.

Catherine n'a possédé à demeure auprès d'elle aucun écrivain ni aucun homme de science de tout premier ordre. Diderot n'a fait que passer à sa cour. Un artiste tout au moins, à classer parmi les plus grands de son époque, y est resté douze ans et, malheureusement, c'est vis-à-vis de lui que Sémiramis s'est donné le plus de torts et a manqué le plus gravement au rôle que ses admirateurs lui attribuaient et qu'elle semble, en effet,

⁽¹⁾ Il n'a été publié, croyons-nous, que dans des fragments de Mémoires insérés dans l' « Archive russe », 1874, p. 176.